Bastille (anniversaire de la
FRC.l 2999
Case
FRC
4552

DISCOURS

Prononcé dans l'église métropolitaine de Paris, le 13 juillet 1790, pendant la cérémonie du *Te Deum*, en actions de grâces, selon le vœu de MM. les électeurs de 1789,

Par A. R. C. Bertolio, l'un des électeurs de 1789, et représentant de la commune de Paris.

A PARIS,
Chez Buisson, Libraire, rue Haute-Feuille.
1790.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DISCOURS

A PARIS,

Chez [illegible], Libraire, rue Haute-Feuille.

1790.

DISCOURS

Prononcé dans l'église métropolitaine de de Paris, le 13 juillet 1790, pendant la cérémonie du Te Deum, *en actions de grâces, selon le vœu de MM. les électeurs de 1789.*

Citoyens réunis dans ce temple, rappellez-vous ce que vous étiez il y a à peine une année révolue ; voyez ce que vous êtes aujourd'hui ; et dans les transports d'une alégresse reconnoissante envers le ciel, écriez-vous : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est.* Adressez à l'éternel, sur les débris épars de la Bastille, ces mêmes paroles que les enfans d'Israël lui adressèrent sur les bords de la mer rouge. Vos fers sont brisés, votre longue captivité a cessé, *cantemus Domino ;* rappellez-vous que l'année derniere, à pareil jour, de nombreuses cohortes rassemblées par vos ennemis assiégeoient vos murailles, et que bientôt elles ont disparu ; rappellez-vous que nous avons vu tomber, sous nos premiers efforts, les remparts du despotisme, et ce roi, si digne de notre amour, soustrait aux conseils

perfides des ennemis de son peuple, se réunir à nous pour assurer à jamais notre liberté : *cantemus Domino.*

Oui, MM., ces événemens, et par eux-mêmes et par leurs suites heureuses, sont aussi miraculeux dans l'ordre politique et moral, que le celebre passage de la mer rouge le fut dans l'ordre physique et naturel ; un million d'hommes regardés comme des êtres frivoles, égoïstes, dominés par tous les genres de luxe, assez avilis pour caresser leurs chaînes, changés tout-à-coup en citoyens intrépides, que ni les dangers, ni les sacrifices ne peuvent arrêter, et qui portent jusqu'à l'héroïsme l'amour de la liberté ; voilà le plus grand miracle qui ait droit d'étonner l'univers ; voilà le plus grand miracle dont nous puissions remercier le ciel : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est.*

Les événemens arrivés dans cette capitale pendant le mois de juillet 1789, portent un caractere qui les rendroit incroyables à la postérité, s'ils n'avoient eu un million d'hommes et pour témoins et pour acteurs : la politique la plus profonde n'auroit pu les prévoir, et toute la sagesse humaine n'auroit pu en calculer les suites.

Je ne vous retracerai point l'état désespéré dans lequel se trouvoit la France lorsque les ministres, également froissés par les besoins urgens nés de leurs prodigalités insensées, par les prétentions excessives de ces corps de judicature devenus si prépondérans, par les cris d'un peuple réduit aux plus dures extrémités, par l'impossibilité d'asseoir de nouveaux impôts sur des hommes plongés dans la plus affreuse misere, par les dangers inséparables d'une banqueroute générale, se déterminerent enfin à convoquer les *états-généraux*. Le peuple, ce peuple si méprisé, si avili, si foulé, le peuple obtient la double représentation. Alors une lueur d'espérance commença à briller à ses yeux ; c'est ainsi que les habitans de ces vastes plaines desséchées par les rayons brûlans du soleil, soupirant après une pluie bienfaisante, osent en concevoir l'espoir lorsqu'ils apperçoivent un foible nuage s'élever sur les bords d'un horizon éloigné.

Ici, MM., commence une série non interrompue de services signalés rendus à la patrie par vos électeurs. Parmi les hommes bien méritans dont ils ont composé votre représentation, je ne me permettrai, dans cet instant, de fixer vos regards que sur ce citoyen de-

venu justement célebre, dont les écrits profonds ont éclairé la France, qui, environné de ses méditations sur ce qui peut faire le bonheur des sociétés, a été l'ame de cette sage constitution sous laquelle vous allez vivre, et qui, dans l'ancienne Grece, eût marché à côté de Solon et de Lycurgue; à ces traits foiblement esquissés, chacun de vous le reconnoît, et je vois le nom de Sieyes se placer naturellement sur vos levres. Ce sont vos électeurs qui en ont enrichi l'assemblée de vos législateurs.

Cependant nos espérances étoient contrebalancées par de justes craintes. Un temps précieux employé en de vaines discussions; l'orgueil et la fierté de deux castes injustement privilégiées, luttant contre les droits éternels et imprescriptibles de la nation; une cour divisée en plusieurs factions; des intrigues et des cabales qui toutes cherchoient également à séduire et à entraîner un roi qui n'a jamais voulu que le bien du peuple; l'insidieuse déclaration du 23 juin; la marche précipitée d'un grand nombre de troupes, traînant après elles l'appareil menaçant d'une guerre défensive; tout sembloit annoncer la dissolution de l'assemblée nationale; et nos allarmes n'eurent plus de termes, lors-

que nous vîmes nos représentans environnés d'hommes armés, et Paris bloqué par des camps dressés à ses portes. Quels seront nos défenseurs ! les chaînes que nous nous flattions de voir briser ne vont-elles pas se resserrer ? Jamais le joug des tyrans ne s'appesantit plus qu'au moment où les peuples ont fait de vains efforts pour redevenir libres.

Mais rassurons-nous : l'intrépide patriotisme des représentans de la nation sera secondé par des citoyens dignes de concourir avec eux au salut de la chose publique.

Les électeurs de ce que l'on avoit appellé le tiers-état de Paris, cédant à un sentiment impérieux qui les avoit toujours animé, se rassemblent : des nobles, des ecclésiastiques se réunissent à eux. Paris voit avec étonnement la réalité de la destruction des ordres et l'image d'une véritable commune. Vos électeurs deviennent dès ce moment l'organe fidele des sentimens de la capitale ; ils vont les porter à l'assemblée nationale, et cette premiere démarche influe sur le sort de la France.

Bientôt établis dans la maison commune, ils en font le séjour de la liberté ; ils y déliberent sur la chose publique, aux yeux de leurs concitoyens. Des troubles s'élevent,

et ils sont calmés par un arrêté que dicte le plus généreux dévouement. La confiance, le plus puissant des titres, fonde leurs droits ; déjà ils demandent, au nom de la commune de Paris, le rétablissement de la garde bourgeoise, et cette pétition leur est inspirée par le génie tutélaire de la France, puisque nous touchions au moment qui allait décider si nous serions éternellement esclaves ou libres à jamais.

Ah ! MM., qu'il est doux de s'entretenir de l'orage et de la tempête, lorsqu'on est arrivé au port ! qu'il est doux de se rappeller les dangers, lorsque le courage qui les a fait braver, a été couronné par la victoire ! Mais comment vous retracer ces jours où les événemens se sont tellement accumulés, que ceux qui en ont été témoins semblent avoir vécu un siecle ? Quel peintre assez habile pourra les réunir dans un cadre limité, sans leur ôter le caractere de prodige qui leur appartient ? O ma patrie ! viens m'inspirer, dirige mes pinceaux, conduis ma foible voix, et que, non pas l'éloquence, mais la vérité enchaîne ici toutes les attentions, remue tous les cœurs, s'empare de toutes les ames ; fais éprouver à tous ceux qui m'entendent, tout ce qu'ils ont éprouvé dans ces jours de ter-

reur et d'alarmes, de gloire et de triomphe; c'est la plus délicieuse jouissance pour des hommes qui ont conquis leur liberté.

Un calme inquiétant nous oppressoit : mille bruits sinistres accrédités par des faits alarmans, sembloient percer le voile épais dont les ministres entouroient leurs projets destucteurs. Des nuages amoncelés de toutes parts annonçoient les plus affreux orages. La disgrace de Necker est l'éclair, la foudre gronde, & tout Paris retentit de son bruit formidable. Le sang coule non loin de l'antique palais de nos rois ; nous courons aux armes : des sons sinistres partis du faîte de nos temples, nous y appellent ; & les ombres de la nuit ajoutent à notre anxiété et à nos alarmes. Le jour vient enfin éclairer cette ville immense, pour laquelle le trouble, le désordre, l'incohérence, paroissoient plus redoutables que les ennemis même qui étoient à ses portes : ô miracle ! ô prodige du patriotisme et de l'amour de la liberté ! L'ordre regne au milieu du désordre, le calme au milieu du bruit des armes, la paix au milieu des horreurs de la guerre. Vos électeurs sont le centre ou viennent aboutir tous les rayons de la cité : vos électeurs régissent, administrent, ordonnent ; tout obéit ; une garde nationale est organisée, nos foyers

sont en sureté, nos femmes, nos enfans, nos propriétés sont à l'abri de toute incursion hostile. Vos électeurs, l'ame de tous ces mouvemens aussi sagement combinés, aussi heureusement éxécutés que s'ils avoient été le fruit des plus longues et des plus mûres délibérations, préparent la grande journée du 14.

Soleil hâte-toi de sortir du sein des ondes ; hâte-toi d'éclairer le plus beau jour de l'empire françois, et pour la derniere fois lance sur la Bastille tes rayons indignés d'avoir frappé si long-tems ses horribles murailles : elle va disparoître : des flots de citoyens transformés en héros se précipitent aux pieds de de ses tours menaçantes. Le signal de l'attaque est le signal de la victoire ; dans un instant, *in sono tubæ, in ictu oculi*, la Bastille est attaquée, la Bastille est prise : Paris est libre, l'assemblée nationale est libre, la France entiere est libre.

O vous, qui avez péri dans ce glorieux combat, généreux martyrs de la liberté, n'attendez pas de moi des pleurs, vous me reprocheriez de troubler ce jour d'alégresse : vous êtes présens au milieu de nous, vous vivrez à jamais dans notre mémoire. A Sparte on ne pleuroit pas ceux qui étoient morts pour la patrie. Des larmes eussent terni leur gloire.

Avec la Bastille, tombent tous les despotismes, toutes le aristocraties ; les ministres conspirateurs sont écartés ; les camps qui nous environnoient s'éloignent précipitamment ; Louis, ce Roi que la providence semble nous avoir ménagé pour l'époque ou nous serions dignes de la liberté, se jette dans les bras de nos fideles représentans, et depuis cet heureux moment, il ne fait plus qu'un avec la nation.

Le troisieme jour de notre liberté va voir naître un nouvel ordre de chose. L'assemblée nationale députe à Paris vers l'assemblée des électeurs. Parmi les illustres citoyens qui composent la députation, deux fixent particuliérement les regards.

L'un, issu de ces antiques guerriers qui ont illustré la chevalerie françoise, ne connoît cependant d'autre noblesse que les vertus, les talens, et les services rendus à la patrie & à l'humanité.

L'autre, né dans cette classe jadis dédaigneusement appelée la bourgeoisie, étoit, par ses intactes vertus, par ses rares talens, devenu réellement noble.

L'un, dès sa premiere jeunesse s'était arraché aux plaisirs séducteurs d'une cour corrompue, pour voler aux combats que la liberté livroit au despotisme dans l'hémisphere Américain.

L'autre, depuis de longues années, s'étoit livré à l'étude de cette philosophie, qui, la premiere, a développé les droits de l'homme, préparé le regne de la liberté sous lequel nous vivons et sous lequel vivront bientôt tous les peuples de l'Europe.

L'un s'étoit immortalisé sous les murs d'Yorck-Thoun, et à la gloire du guerrier, avoit ajouté celle du citoyen dans les assemblées des notables et dans l'assemblée nationale.

L'autre avoit acquis un nom immortel dans cette famense journée où les représentans de la France, qu'il avoit le premier l'honneur de présider, n'ayant pour asyle qu'un jeu de paulme, développerent cette sublime énergie à laquelle l'empire doit sa régénération.

Bailly, la Fayette, tous les cœurs volent au-devant de vous, la confiance, le respect, la reconnoissance vous nomment le premier maire de la premiere cité, le premier général de la premiere armée patriote de la France; sous de pareils chefs, la révolution est assurée; leurs ames, pénétrées, du feu sacré de la liberté, toujours brulantes de l'amour de la patrie, se trouvent à l'unisson, et ils nous offrent le rare exemple de deux grands hommes

qui, malgré que les limites de leur autorité ne soient pas bien déterminées, n'ont pas cessé un instant de vivre dans la plus parfaite union, dans la plus parfaite intelligence ; ce seul trait suffiroit pour leur éloge : la France a donc aussi son Franklin et son Wasington.

C'est ainsi, MM., que se sont écoulées les trois premieres journées de votre liberté, sous l'administration aussi courageuse que patriote de vos électeurs. Mais quelles ont été les suites de ces mémorables événemens : c'est ce que je vais entreprendre de vous tracer rapidement.

Tyrans, descendez du trône ; les françois ont ouvert le chemin de la liberté à toutes les les nations : il n'y aura plus désormais de Bastilles impénétrables. Faites mieux ; que Louis devienne votre modele, unissez-vous à vos peuples, pour les rendre libres ; comme lui, vous serez heureux du bonheur des nations ; il ne peut y avoir d'autre félicité pour les rois.

Du moment que Louis, rendu à lui-même, s'est uni à la Nation, l'édifice majestueux de notre nouvelle constitution s'éleve sur les débris de toutes ces institntions incohérentes, enfantées successivement par l'anarchie féodale, par le fanatisme ambitieux d'un clergé

despote, par l'insatiable cupidité de tant de ministres dévorés de la soif de l'or et de la domination.

Telle étoit la cruelle position de la France, qu'il a fallu tout abattre pour tout réédifier. C'est ainsi que les vastes champs de l'Amérique, couverts de ces éternelles forêts devenues le repaire des animaux féroces, n'attendoient que la coignée bienfaisante des Européens, pour être changées en plaines fécondes qui enrichiroient l'univers de leurs opulentes et précieuses moissons. L'immense forêt des abus monstrueux, qui couvroient toute la France, disparoît sous la sage coignée de nos législateurs. Ces priviléges dévorans, ces distinctions avilissantes, ces castes orgueuilleuses qui, le fer, l'or et l'encensoir à la main, s'étoient elles-mêmes créé une nature supérieure au reste des hommes; cette magistrature qui ne connoissoit les loix que pour tyranniser en leur nom; ces corps financiers qui percevoient des impôts arbitraires, plus pour eux que pour l'état, et qui portoient la dévastation dans les campagnes; cette armée formidable destinée plutôt à nous opprimer qu'à nous défendre; ces barrieres qui nous arrêtoient à chaque pas, et qui formoient dans chaque province, dans chaque ville, des peu-

ples isolés ; ces compagnies exclusives qui tuoient le commerce, dont la liberté est l'élément ; cette puissance ministérielle, d'autant plus formidable qu'elle étoit sans bornes ; en un mot, cette masse intolérable d'oppressions antiques et récentes, n'est plus ; *transivi et ecce non erat.* Tels sont les premiers effets de notre nouvelle constitution.

Voyez cet homme que le fer des assasins a percé de mille coups : l'habile Esculape qui arrête son ame fugitive, n'y parvient qu'en faisant sortir de ses veines jusqu'à la derniere goutte d'un sang qui, ne circulant plus dans l'ordre de la nature, porteroit la mort où il doit porter la vie. Les timides amis qui l'entourent n'apperçoivent que de l'imprudence et de la cruauté dans cette salutaire opération. Bientôt l'harmonie se rétablit dans ses organes, ses plaies se cicatrisent, un sang nouveau anime tout son être, et le lit de douleur, qui sembloit n'attendre que son dernier soupir, le voit se lever, plus fort qu'il n'avoit jamais été : c'est un nouvel homme. Voilà l'image de la France, voilà l'image des indispensables opérations de vos législateurs.

Mais je vous entends, ô vous qui n'avez pas encore secoué le joug des anciens préjugés. Vous me demandez où sont les fruits de

cette étonnante révolution ? Je vous réponds, elle nous a donné une patrie. Vous me demandez où sont les fruits de cette étonnante révolution ? Et je vons réponds, les François ne sont plus esclaves, ils sont tous citoyens. Vous me demandez où sont les fruits de cette étonnante révolution ? Et je vous réponds, ne comptez-vous pour rien la liberté ? Aveugles que vous êtes ! plaignez-vous donc de ce que cette précieuse égalité, le plus bel appanage de l'homme, est rétablie parmi nous ; de ce qu'il n'y aura plus désormais d'autres distinctions que celle des talens, des vertus et des services ; de ce que les emplois, les dignités, les honneurs seront ouverts à quiconque les méritera : plaignez-vous donc de ce que les subsides seront proportionellement repartis sur tous ; de ce que la justice sera rapprochée de tous ; gratuitement rendue à tous, et par des gens choisis par tous ; de ce que la fertilité de vos campagnes ne sera plus étouffée par cette foule de droits injustes, bizarres, accablans, qui versoient l'infortune sur cette classe la plus nombreuse, la plus utile, et qui a le plus de droits au bonheur : plaignez-vous donc de ce que la religion de vos peres, ramenée à sa premiere origine, ne vous sera plus annoncée que par des ministres néces-

sairement vertueux, nécessairement éclairés ; de ce que le fanatisme est abattu, de ce que la superstition est reléguée au-delà des Alpes, et va périr dans son propre berceau : plaignez-vous donc de ce qu'au lieu de ministres despotes, de lettres de cachet tyranniques, de bastilles dévorantes, vous n'aurez plus que des loix douces, humaines, sagement réprimantes, à qui seules vous devrez obéir, et qui seront votre ouvrage : plaignez-vous donc. . . mais non, cessez de vous plaindre. Ouvrez les yeux à la lumiere, unissez-vous à la presque totalité de vos freres pour bénir cette heureuse constitution qui, de toutes les parties désorganisées et incohérentes de la France, a fait un seul tout, dont les élémens sont tellement liés, tellement unis par les rapports civils, politiques et moraux, que vingt-cinq millions d'hommes ne formeront plus qu'une seule famille, qu'un peuple de freres enfans de la même loi.

Ne s'est-il pas déja réalisé, ce premier, ce précieux effet de la constitution ? Voyez vos freres accourir des extrémités de l'empire, pour jurer, à la face du ciel et de la terre, d'être inséparablement unis à vous pour la défense de la nation, de la loi, du roi et de notre nouvelle constitution.

Un grand peuple va donc former le contrat, le pacte social ! qu'elle sera puissante, cette nation dont tous les membres seront intimement liés par l'unique intérêt digne de réunir les hommes, celui de la liberté, par le plus sacré de tous les sermens, celui de vivre et de mourir libres ! qu'elle sera puissante, cette loi, l'ouvrage de tous et que tous auront juré de maintenir et de garder ! qu'il sera puissant, le roi des françois ! il aura la puissance de la loi qui ne veut que le bonheur et la liberté de tous ; et n'est-ce pas la plus grande puissance dont un mortel puisse être revêtu ? Je l'entends prononcer ce serment civique et national ; il se répete au même instant sur toute la surface de la France : le ciel le reçoit avec alégresse ; la terre en tressaille de joie ; les trônes des tyrans sont ébranlés ; l'esclave, dans toutes les parties du monde, sent une main invisible qui lui arrache ses chaînes ; la nature entiere est en mouvement ; elle enfante la liberté des nations.

Eh ! dans quels heureux climats, dans quels lieux fortunés se passe cet événement prodigieux ? c'est dans vos murs, braves et généreux Parisiens. Que n'avez-vous pas fait, que n'avez-vous pas sacrifié pour vous en ren-

dre dignes ? peut-on porter plus loin que vous l'esprit de patriotisme, la sainte passion de la liberté ; le tendre sentiment de la fraternité ? Qu'ils disparoissent ces monumens de la Grece et de Rome, ces cirques fameux destinés à des jeux ou cruels ou frivoles : Paris vient d'en créer un qui l'emporte sur eux ; il est élevé par le patriotisme ; il est destiné au plus bel acte du patriotisme. Il est l'ouvrage de la cité entiere ; les mains délicates des femmes, les mains débiles des enfans, les mains tremblantes des vieillards se sont réunies aux mains triomphantes de nos soldats citoyens, et trois jours de la liberté ont produit ce que des mois entiers du despotisme, secondé de tout son or, n'auroient pu produire.

C'est donc là que va se consommer cette auguste fédération ; c'est donc là que tous les françois vont proférer un serment qui sera dicté par tous les cœurs. Qu'il me soit permis, à la veille de ce grand jour, de former un vœu et de l'adresser à l'éternel en présance de mes concitoyens, qui se réuniront certainement à moi. Puissent ces jours solemnels voir s'éteindre tout esprit de division et d'animosité ! puisse chaque françois faire à l'opinion générale le sacrifice de son opinien

particuliere ! puissent toutes les volontés individuelles se confondre dans la volonté nationale ! que les haines, que les vengeances soient anéanties : que le sang ne coule plus que sous le glaive de la loi : que nos freres des départemens, chargés des témoignages de notre intime fraternité, reportent dans leurs foyers les douces nouvelles de la paix, du calme, de l'union et de la sécurité : que ces beaux jours ne soient que l'aurore de jours plus beaux encore ; et que chaque année, à pareille époque, nous nous réunissions dans ce temple élevé par la piété de vos peres, et que la vôtre conservera, pour y dire au tout-puissant, dans la sincérité de nos cœurs reconnoissans, *Te Deum laudamus.*

De l'Imprimerie de Buisson et Chaudé, rue Pierre-Sarazin, n°. 7.